

exercice de l'industrie ; enfin pour mettre le comble à la beauté de ce rêve, le *Castor* et le *Fantasque* recevaient les annonces officielles et celles du commerce, les abonnés payaient régulièrement avant même qu'on les en prie.

Mais tous songes sont mensonges et les plus beaux sont les plus faux. Tandis qu'ainsi dans notre cerveau les choses du monde se réglaient et s'amélioraient ; tandis que je faisais à pas de géants la fortune de l'humanité, la mienne n'était plus que fumée, cendres et débris. De ces cases où voltigeaient la veille encore les doigts actifs de nos ouvriers ; de ces lettres qui avaient si souvent donné une forme à nos pensées les plus intimes de ces presses qui les avaient multipliées pour vous dans de rudes étreintes ; de cet édifice érigé par des années de patience, de privations, de contrariétés, il ne restait plus que des masses informes, sans nom, sans utilité ; un instant avait détruit ces machines à l'air intelligent et preste, qui donnaient au peuple des conseils toujours sincères, qui n'avaient jamais travaillé pour le fort, pour le puissant : toujours pour le faible, pour l'opprimé ; tout cela n'était plus rien. Le *Fantasque* était mort sur le bûcher. Oui, il serait mort à jamais si ses amis n'en avaient fait *Phénix*, s'il ne l'avaient ressuscité du milieu de ses cendres.

Comment le miracle s'opéra c'est à vous maintenant de le dire ; car pour moi je n'y comprends absolument rien. Votre indulgence et votre générosité expliqueront seules ce mystère-là. Tout se fit en un clin-d'œil ; quelques bons amis tendirent pour moi la main ; le riche y mit grosse offrande, le pauvre l'humble manne précieuse obole, et quelques jours, bien peu de jours plus tard, des chevaux vigoureux, activés par les voix sonores et stridentes de leurs conducteurs, (comme diraient nos romanciers modernes pour raconter même une réalité) gravissaient avec peine le vieux roc où Québec fume depuis si long-temps le calumet de paix. Ils traînaient après eux le chaos dans les cahots. C'était une multitude de bancs empilés sur des pupitres, entassés sur des boîtes de toutes grandeurs et couleurs pêle-mêle avec marteaux, ferrures, crocs, pincés, brosses, rouleaux, écrous, coins, règles, enfin tout l'attirail noir et sombre qui constitue une imprimerie, le palladium des libertés du peuple dont tout ce désordre est de nos jours un trop fidèle emblème. En peu de moments, ouvriers, apprentis, se mirent à l'œuvre, chaque objet trouva sa place, la plume marcha, les lettres volèrent, la presse gémit et voilà le *Fantasque* qui pour la millième fois va demander admission chez vous.

Maintenant, bons amis qui avez contribué à la résurrection surprenante et inattendue du *Fantasque*, il est bon que vous et moi sachions mutuellement à quoi nous en tenir sur la position respective que nous occuperons dans l'avenir. Vous avez acheté le matériel du journal, mais le spirituel ne vous est pas acquis. Le *Fantasque* est désormais vendu . . . au peuple, non aux individus. Il est aux services de l'un, non des autres. Par exemple tous ceux qui ont aidé à le replacer sur jambes ont droit à quelque concession. Une indulgence de quelques semaines leur est accordée pendant lesquelles il ne pourront figurer dans mes pages ; après cela la trêve sera terminée et je serai comme auparavant l'ennemi impitoyable des abus et de tous ceux qui les commettent. Ainsi profitez-en, vous tous qui avez à commettre quelque folie ou quelque trahison, hâtez-vous. Mais, que dis-je, parmi les braves gens qui ont contribué à l'œuvre patriotique et nationale à laquelle je dois ma nouvelle existence il n'en peut être un seul dont le pays ou la société puisse avoir à se plaindre. Pour le moment je ne songerai qu'à la belle action dont le souvenir sera pour moi toujours cher, toujours vivace . . . Allons, allons, dépêchons nous de terminer, car je sens que je m'attendris et ça donne l'air horriblement bête, surtout quand comme moi l'on n'a plus de mouchoir de poche.